



Cycle « Enfance 2/3 »

# Aniki Bobo

(Manoel de Oliveira, Portugal, 1942)

## Fiche technique :

**Scénario** : Manoel de Oliveira d'après le poème "Os Meninos milionarios" de João Rodrigues de Freitas, 1935.

**Dialoguistes** : Manoel de Oliveira, António Lopes Ribeiro, Nascimento Fernandes, Manuel Matos

**Producteur** : Manoel de Oliveira

**Directeur de la photographie** : Antonio Mendes

**Ingénieur du son** : Sousa Santos

**Compositeur de la musique originale** : Jaime Silva Filho

**Décorateur** : José Porto

**Maquilleur** : Antonio Vilar

**Monteurs** : Manoel de Oliveira, Vieira de Sousa

**Interprètes** : Nascimento Fernandes (le commerçant), Fernanda Matos (Teresinha), Horácio Silva (Carlitos), António Santos (Eduardito), António Palma, António Morais Soares, Feliciano David, Manuel de Sousa, Antonio Melo Pereira, Rafael Mota, Américo Botelho, Armando Pedro, Vital dos-Santos, Manuel de Azevedo

**Format**: 1.37 : 1 **Durée**: 71 mn

**Sorties**: Portugal: 18 décembre 1942, France: 16 janvier 1980...



## Critiques et commentaires

Entre les quatre murs blancs de la classe - ah! l'horreur de ces quatre murs qui nous retiennent prisonniers et auxquels adhèrent, évoquant des taches d'encre sur du papier, des mouches à première vue vivantes, mais mortes en définitive - sont assis devant leurs livres ouverts de jeunes cancreaux aux traits figés.

De l'un des murs saillie au-dehors un balcon de bois où siège le *génie* de l'école, et que précède une antichambre mystérieuse, résonnante, par où s'échappent durant les leçons les voyelles et les consonnes, les noms de pays et de rois, les nombres fractionnaires, que les enfants répètent d'une voix monocorde et distraite puis oublient.

Les cahiers d'exercices et les pages des livres des livres sont maculés de petits pâtés d'encre violette qui rappellent les mouches enlisées dans les murs blafards.

Les enfants se penchent avec raideur vers les livres du savoir, cherchent à s'orienter parmi les règles de grammaire et les verbes.

**Début de *Les enfants millionnaires*, nouvelle de Rodrigues de Freitas, 1935.**

Affranchis du monde des adultes, les enfants prennent possession des rues comme s'il s'agissait d'une scène de théâtre. La jubilation qui caractérise les scènes extérieures,, la sourde résistance que les élèves opposent aux adultes obtus rappellent le regard tranchant de Jean Vigo. "Vite je suis pressée" dit Teresinha en taçant le vendeur lorsqu'elle achète des épingles et quelques boutons dans le Magasin des Tentations. Ils abordent leur éducation sentimentale dans des ruelles mal éclairées, au bord du fleuve et sur le talus de la ligne de chemin de fer. Même durant la nuit quand ils jouent aux gendarmes et aux voleurs, la ville semble leur appartenir. Cette inversion des rôles, ainsi que la liberté dont jouissent les enfants dans le film, a sans doute contribué à diviser les critiques lors de la première." Ce film est un infâme piège tendu aux enfants et à l'insouciance des parents. C'est une véritable monstruosité!" tonna le journal *Cidade de Tomar*. Le critique de la *Vida Mundial*, Fernando Fragoço reprochait aux enfants leur attitude de "dead end kids". José

Gomès Ferreira, en revanche, était enthousiaste, malgré quelques réserves: "Peu importe, Manoel de Oliveira continue à tourner des films, il tourne de plus en plus".

**Patrick Straumann, in Aniki Bobo, Enfants dans la ville, Chandeigne éd., 2013, p.185**

*Aniki bobo*, cela ne veut rien dire, mais quand on est de la bande d'Eduardinho, chaque jeu, chaque aventure est ponctuée de ces deux mots magiques.

La bande d'Eduardinho va à l'école. Le bon élève, celui qui a des lunettes, le chouchou, n'en fait évidemment pas partie. Pour ça, il faut être capable de rêver en classe, de jouer aux gendarmes et aux voleurs dans les rues la nuit, d'être insolent avec le marchand de bonbons.

Eduardinho est un dur, et un play-boy. En tant que capitaine de l'équipe, c'est lui qui courtisera la jolie Teresinha. Mais Carlitos, l'ange, blond, sensible, aime aussi Teresinha, et bravera des dangers inouïs pour la conquérir. On ira même jusqu'à voler la poupée de ses rêves. Le petit Pompeu a bien cassé sa tirelire par passion pour Carlitos, mais il n'a pas eu assez d'argent.

Dans *Aniki bobo*, on voit très peu d'adultes : des figurants, la mère de Carlitos (brèves apparitions), l'instituteur (idem), et puis les deux vrais représentants de l'autorité : le policier qui obsède les enfants et dont ils ont une frousse bleue, et le marchand de bonbons, celui qui détient les trésors et les garde bien. Si les enfants le taquent, et craignent le gendarme, ce ne sont cependant pas des chenapans. Le vol et la haine sont toujours punis : c'est ce qu'ils vivent.

Le bonheur, le rire, la grâce, la liberté, sont l'apanage des enfants dans *Aniki bobo*. Il y a parfois des scènes si drôles et si poétiques qu'elles rappellent Chaplin. On pense aussi au néoréalisme italien. Mais le film a été fait avant. Il a été réalisé en 1942.

**Claire Devarrieux, Le Monde, 19 janvier 1980**

Le dynamisme d'*Aniki Bóbó* découle notamment de ses partis pris filmiques. Les personnages sont souvent vus entrant ou sortant du champ, comme regardant en direction du hors-champ, vers un autre personnage, un objet... Si les mouvements de caméra sont fréquents, le film utilise aussi régulièrement les raccords sur le mouvement : un mouvement débuté dans un plan est poursuivi au suivant, rendant le lien entre les deux plans plus fluide. Le montage recourt fréquemment aux fondus, principalement enchaînés. Ils permettent entre autres de suggérer la pensée d'un personnage ou d'établir un lien symbolique. Quand Carlitos joue aux gendarmes et aux voleurs avec la bande, après avoir aperçu le policier, il est attrapé par Eduardo et, lorsqu'il se retourne, le premier plan donne à voir le policier, un deuxième plan montre Eduardo vêtu comme le policier et un troisième plan Eduardo tel qu'il est. La succession de ces trois plans rapprochés suggère les étapes par lesquelles passe la pensée de Carlitos, les fondus enchaînant ces trois plans liant ces étapes et les personnages, rendant compte avec une certaine fulgurance de la tempête qui agite le crâne de Carlitos.

Plus tard, un fondu enchaîné lie un plan du commerçant portant Eduardo à un plan plutôt serré du cerf-volant déchiré, ce plan étant à son tour lié à un plan d'une ambulance ; cette succession de plans, comme le mode de liaison, suggèrent que l'état d'Eduardo est aussi mauvais que celui du cerf-volant.

cinemapublic.org, février 2016

Fimographie partielle de Manoel de Oliveira (1908-2015) par ailleurs acteur, directeur de la photographie, producteur, réalisateur, scénariste sur 65 réalisations de 1929 à 2014 (documentaires et fiction, courts et longs métrages): 1929: Douro, faina fluvial (Douro, travail fluvial), **1942: Aniki-bobo**, 1963: Caça (La chasse), 1984: Le soulier de satin, 1996: Viagem ao principio do mundo (Voyage au début du monde), 1997: Inquietude (Inquiétude), 2000 : Porto da minha infância (Porto de mon enfance), 2001: Principio da incerteza (Le principe de l'incertitude), 2002: Um filme falado (Un film parlé), 2004: Quinto império (Le cinquième empire), 2005: Espelho mágico (Le miroir magique), 2006: Belle toujours, 2009: Estranho caso de Angélica (L'étrange affaire Angélica)

La semaine prochaine :

**Mercredi 11 décembre 20h**

Cycle "Enfance 3/3"

**Le village des damnés, Wolf Rilla, Grande Bretagne, 1960, 78 min.**